

## Petit abécédaire des acteurs du cinéma québécois

Pierre Barrette, Marco de Blois, Marcel Jean, Réal La Rochelle, Yves Rousseau et André Roy

Numéro 107-108, automne 2001

Les acteurs et le cinéma québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Barrette, P., de Blois, M., Jean, M., La Rochelle, R., Rousseau, Y. & Roy, A. (2001). Petit abécédaire des acteurs du cinéma québécois. *24 images*, (107-108), 15–25.

## Petit abécédaire

### DES ACTEURS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

PIERRE BARRETTE (P.B.)  
 MARCO DE BLOIS (M.D.)  
 MARCEL JEAN (M.J.)  
 RÉAL LA ROCHELLE (R.L.)  
 YVES ROUSSEAU (Y.R.)  
 ANDRÉ ROY (A.R.)



**France Arbour**

Elle pourrait incarner les héroïnes de García Marquez mais je ne suis pas sûr que le cinéma québécois, si frileux, soit prêt pour une telle peinture. Il faut voir *Requiem pour un beau sans-cœur* et bien regarder la scène où France Arbour piétine le dentier de son conjoint. Une telle explosion de sauvagerie domestique n'avait rien à envier aux frasques de son fils, le criminel incarné par Gildor Roy. Je me taperais même la série sur les supermamies de Lise Payette si elle jouait dedans. Surtout utilisée dans des rôles d'ouvrière ou de paysanne (des personnages en voie de disparition durant les années 90), France Arbour possède un registre étonnant, une vaste culture et peut jouer dans cinq ou six langues (elle a incarné une Bosniaque dans la série *Tango*). Son parcours est jalonné de films atypiques comme *Les fantômes des trois Madeleine* ou *L'homme perché*, mais elle se fait trop rare. On pourrait la comparer à Françoise Berd, qui a illuminé de sa présence quelques-uns des meilleurs films québécois des années 70. — Y.R.



**Gabriel Arcand**

Je ne l'ai vu qu'une fois sur scène, un choc qui résonne encore. Théâtre de la Veillée, dans *L'Idiot* de Dostoïevski. Les corps y étaient en mouvement incessant, des pantins saisis de spasmes, d'épilepsie, de frissons, des enveloppes charnelles hallucinées, électrocutées. Un Gabriel Arcand *a contrario* du cinéma, comédien et metteur en scène hors norme. Au cinéma, il ne bouge presque jamais, il est à mille lieues de la gesticulation, soit-elle minime. Il ressemble plutôt à un corps tout en lumière, tout en sonorités vocales graves, comme un violoncelle dont on ne voit pas vibrer les cordes mais dont les résonances arrivent directement dans les os, dans l'estomac. Gabriel Arcand possède cette sorte d'intense introspection qui lui fait transfigurer ses personnages. Par exemple, rien de plus mélancolique et poignant que ce qu'il fait d'Ovide Plouffe, rôle assez mince du film de Carle qui l'est davantage. Grâce à Arcand, cet Ovide se hisse, en quelques secondes, au niveau d'un mythe tragique de l'intellectuel québécois. Cette lumi-

Quel exercice périlleux que de dégager quelques noms de la foison de comédiens québécois qui, à l'avant-plan ou anonymes troisièmes violons, composent aujourd'hui le visage de notre cinéma. Entre ceux que l'on voit partout à la fois, ceux que l'on ne voit pas suffisamment ou ceux que l'on ne voit plus et que l'on regrette, combien y a-t-il de comédiens dont on peut dire qu'ils sont des figures souveraines du grand écran au Québec? Mal-aimés de notre cinéma, ils sont surtout, comme nous tous, «orphelins d'une vraie cinématographie» (pour reprendre les mots cruellement justes d'Anne-Marie Cadieux). Des dizaines de présences singulières parmi lesquelles il fallait dégager nos préférences, car, faute de pouvoir être exhaustifs et exempts de tout reproche, ces choix sont ce qu'il y a de plus partial.

nosité multiforme, Arcand la fait trouver les nuits de Réjeanne Padovani, de Gina, du *Déclin de l'empire américain*; elle strie *Mémoire battante* d'Arthur Lamothe, *La ligne de chaleur* d'Hubert-Yves Rose. Et puis, comme on l'a deviné, *Post mortem* sans doute ne tiendrait pas la route sans lui. — R.L.



### Carl Béchard

Une question: Olivier Asselin est-il le seul metteur en scène de cinéma à avoir remarqué ce jouissif comédien au tempérament comique indéniable? On pourrait malheureusement croire que oui! «Merdre!» dirait le Père Ubu en constatant la bourde, car c'en est une, n'en doutons pas. Le cinéma québécois, avide de succès populaire, se perd en comédies douteuses depuis quelques années déjà. Or, personne ne semble penser écrire un rôle pour Béchard (ou simplement lui en offrir un). C'est bien dommage, car cette cinématographie ne peut certainement pas se passer d'un talent semblable. Ceux qui vont au théâtre le savent (Denis Marleau, lui, le sait très bien). Ceux qui ont regardé *4 et demi*, à la télévision, le savent aussi (plus de deux millions de téléspectateurs ont vu Béchard clairement voler le show après la défection de Postigo). Et Olivier Asselin le sait, *Le siège de l'âme*

le prouve. *Wake up!* mes bons amis. — M.J.



### Marc Béland

Il a mis son talent au service de quelques réalisateurs indépendants (Catherine Martin, Stéphane Laporte, Michèle Cournoyer) et travaille régulièrement pour la télévision. Il y a quelque chose de stupéfiant chez ce comédien, qui, avant de passer au théâtre, a longtemps dansé chez La La La Human Steps. Cette expérience lui a sûrement permis d'exercer un contrôle inhabituel sur son maintien et sa gestuelle. Son corps athlétique, ses yeux rieurs, son sourire avenant et ses airs de lutin lui donnent une allure rassurante, mais il y a aussi, derrière cette physionomie, quelque chose de trouble. Acteur quasi cérébral, étonnant de précision, capable de faire vibrer un texte, Marc Béland donne de l'envergure à ses personnages. On l'a vu chez Denis Marleau (*Le passage de l'Indiana*) partager la scène avec Jean-Louis Millette et Andrée Lachapelle. Dans l'inoubliable *Quartett*, de Heiner Müller, mis en scène par Brigitte Haentjens à l'Espace Go, il jouait une sorte d'aristocrate décadent, qui se livre à une effroyable joute intellectuelle et sexuelle avec sa partenaire (interprétée par Anne-Marie Cadieux). On attend que le cinéma lui ouvre enfin définitivement ses portes. — M.D.



### Jean-Pierre Bergeron

Après deux réussites dans les années 70 (*Leau chaude l'eau frette* de Forcier et *Les bons débarras* de Mankiewicz), il semble disparaître dans les limbes pour revenir dans les années 90 interpréter des personnages le plus souvent antipathiques ou inquiétants. C'est au théâtre (son agent immobilier aux abois de *Glenary Glen Ross* est une des grandes performances des années 80) et dans les séries télé qu'on peut le voir promener sa longue silhouette empesée et sa voix unique et irremplaçable, notamment dans *Omertà* où il personnifie un vert olive de la SQ. Abonné aux rôles tertiaires, il laisse pourtant une empreinte durable là où il passe. Yves Dion l'a très bien utilisé dans *Le grand serpent du monde*, film sous-estimé où il incarne le parfait scénariste frustré, tout à fait dans le ton du film où des personnages au départ simplement originaux prennent tout à coup une dimension archétypale. Exception notable dans un parcours artistique sans faute: *Prince Lazure*, dans lequel on se demande ce qu'il venait y faire, à part toucher son chèque, la comédie légère n'étant pas vraiment son meilleur registre. Jean-Pierre Bergeron n'a pas, jusqu'à présent, donné au cinéma la pleine mesure de son talent. — Y.R.



### Claude Blanchard

Issu de l'univers des cabarets et traînant avec lui une longue expérience du monde des variétés, Claude Blanchard fait partie de cette catégorie d'acteurs que leur physique prédispose à un casting très ciblé, et pas tout à fait celui du jeune premier, on s'en doute bien: truand, mafieux, entraîneur de boxe, etc. Il est pourtant capable de beaucoup de nuances, comme le démontre son rôle récent dans le film de Jean Pierre Lefebvre, *Aujourd'hui ou jamais*. Mais plus encore, ce que soulignent ses rôles récents à la télévision, notamment dans la série *Omertà*, c'est à quel point Claude Blanchard est une valeur sous-exploitée par le cinéma d'ici: sa présence à l'écran est comparable à celle d'acteurs comme Galabru ou Gabin (à la fin de sa carrière) et comme eux, il arrive à exploiter au maximum les traits qui définissent sa personnalité singulière et donne ainsi du relief et toujours beaucoup de gueule à tous les personnages qu'il est amené à incarner. On aimerait le voir plus souvent.

— P.B.

### Céline Bonnier

Ou la polyvalence. Il n'y a pas de rôle type pour Céline Bonnier, il n'y a pas de personnage dont on pourrait dire qu'il



a été conçu pour elle. Céline Bonnier, en effet, n'est pas ce qu'on appelle «une nature», ce n'est pas une actrice qui marque tous ses personnages d'une même présence naturelle, de son physique, de sa voix. Bonnier, en effet, se moule à ses rôles presque jusqu'à la métamorphose. Entre la fille sexy, sauvage et menteuse du *Sphinx* et l'intellectuelle devenue mystique par amour du *Vent du Wyoming*, il y a un monde! Si on n'y regarde pas de près, on ne reconnaît pas l'actrice d'un film à l'autre. Et entre la fragile apprentie policière de *Caboose* et la lesbienne au caractère ferme des *Muses orphelines*, on dirait que Bonnier a transformé jusqu'au grain de sa peau. Voilà le gage d'une longue carrière.

— M.J.



### David Boutin

Devinette: qui est le vrai David Boutin? Celui qui incarne Chevalier De Lorimier dans *Quand je serai parti... vous vivrez encore*, ânonnant son

texte avec le sex-appeal d'un manuel d'histoire, ou le motard hallucinant d'*Hochelaga*? J'ai rarement vu un acteur aussi «poche» dans un film et brillant dans un autre. Il a joué pour Forcier, dans des courts métrages, des séries comme *Diva*. Je n'avais jamais remarqué David Boutin. Dans le film de Michel Brault (qui a pourtant prouvé qu'il sait diriger des acteurs), Boutin m'a sauté au visage parce qu'il ne semble pas croire une seconde à ce qu'il dit, un ringard famélique, pour reprendre l'expression du bédéiste Fred, accentuant le côté loser des patriotes. Je n'ai rien contre les perdants, encore faut-il un peu de panache dans la défaite, sans confondre grandeur et grandiloquence. Un an plus tard, la salle bondée du dernier cinéma du centre-ville de Québec vibre et manifeste quand il apparaît à l'écran dans *Hochelaga*. Superbe fauve, machine à tuer, spécimen rare. La réponse à la devinette se trouve peut-être dans les prochains films de Melançon et de Catherine Martin. — Y.R.



### Pascale Bussièrès

Elle est née en 1983 grâce à son adolescence éblouissante et musicale. C'était *Sonatine*. Dans ce film, un des plus achetés du cinéma québécois, un des plus originaux aussi, Pascale Bussièrès fut immédiatement, et de manière indélé-

bile, en accord avec la lumière cinématographique, sa musicalité. Micheline Lanctôt devait la retrouver, dix ans plus tard, avec toutes ces confirmations, pour le rôle adulte et brûlant de *Deux actrices*. Entre ces pôles et après, la mise en scène de Jacques Leduc l'aima à sa manière dans *La vie fantôme* et *L'âge de braise*. Tout comme Denis Villeneuve dans *Un 32 août sur Terre* où son jeu arrive à dépasser la minceur et la fragile esthétique du film. Les comédiens puissants possèdent ce mystère de créativité qui les fait parfois habiter immensément des architectures éphémères. Devenue un quasar national et international grâce à la télévision, au Canada anglais et en France, Pascale Bussièrès possède des ressources rares malheureusement trop peu exploitées par de solides auteurs de films.

— R.L.



### Anne-Marie Cadieux

Au cinéma, Anne-Marie Cadieux reste associée à Robert Lepage. Dans *Le confessionnal*, elle joue une strip-teaseuse désabusée, qui se produit dans un club de deuxième ordre. Ce rôle l'a révélée aux cinéphiles et constitue d'ailleurs l'une des bonnes surprises de ce film à moitié réussi. Dans *Nô*, elle cabotinait. Bien qu'ayant joué également pour Léa Pool

(*Emporte-moi*) et Charles Binamé (*Le cœur au poing*), elle reste marginale au grand écran. Au théâtre, parfois mante religieuse, parfois roseau brisé par le vent, on la retrouve dans des rôles impressionnants, le plus souvent sous la direction de Brigitte Haentjens. Sa physiologie est l'une des plus singulières qui soient, avec ce visage à la fois beau et austère, étrangement façonné, ce corps longiligne et cette voix grave, un peu rauque, qui semble toujours venir du bas du corps, des tripes, là où s'exprime le désespoir. Il y a, chez cette comédienne, une conscience aigüe du corps, qui heurte parfois la pudeur. Alors que Haentjens a su mettre en valeur tout son talent au théâtre (notamment dans *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg), le cinéma ne lui a pas encore permis de révéler ses multiples facettes. À notre plus grand regret.

— M.D.



### France Castel

Elle vient d'une autre planète culturelle (télévision des variétés et chanson populaire), mais se trouve tellement à l'aise et si dense au cinéma qu'on croirait qu'elle ne fût toujours faite que pour cet art. Dans son enveloppe étonnante de femme lunaire et grave, elle surgit, la même année 1988, dans *Trois pommes à côté du sommeil* de Jacques Leduc et dans *À corps*

perdu de Léa Pool. À partir de cette matrice, elle réapparaît dans *L'âge de braise* (Leduc encore), mais surtout, en inviolable des plus récents Forcier, *Une histoire inventée*, *Le vent du Wyoming*, *La comtesse de Baton Rouge*. Il y a une énigme France Castel. Comment une chanteuse populaire et populiste, toute extrovertie et scintillante, peut-elle se métamorphoser, dans le cinéma d'auteur, en femme sarcastique et tragique, sachant jouer le drame avec une surprenante économie de moyens et une irradiation soutenue? Comédienne d'exception, qui entretient avec la caméra une complicité secrète et mystérieuse, elle a mérité depuis longtemps les premiers rôles que le cinéma québécois n'a pas encore su lui inventer.

— R.L.



### Suzanne Clément

Peut-être le plus beau visage du cinéma québécois depuis la jeune Geneviève Bujold. Troublante, tourmentée et muette dans *Le confessionnal*, apparition fugitive mais déterminante pour les deux personnages principaux dans *2 secondes*, droite et fière dans *Quand je serai parti... vous vivrez encore*. Trois longs métrages dans lesquels, au total, elle ne doit pas compter dix répliques. Au milieu de tout ça, trois courts métrages

(dont *Atomic saké*), mais surtout du travail au théâtre (elle a été une parfaite ingénue chez Molière, dirigée par Luc Durand) et à la télévision (un personnage complexe et intense dans *Sous le signe du lion*), qui laisse entrevoir qu'elle a tous les atouts. On attend le grand rôle. — M.J.



### Frédérique Collin

Frédérique Collin est une authentique comédienne de cinéma. Elle se fait maintenant très discrète, ayant été, à toutes fins utiles, délaissée par l'industrie. Autodidacte, guidée par l'instinct, elle a pourtant imprimé sa personnalité sur bon nombre de films québécois des années 70, notamment ceux de Denys Arcand. Déroutante, elle sait jouer aussi bien les femmes fortes que les filles faibles. Arriviste froide et calculatrice dans *Réjeanne Padovani* ou ouvrière aliénée dans *Gina*, peu importe le rôle, les personnages de Frédérique Collin semblent toujours habités par des sentiments violents, prêts à déborder. La plus grande qualité de cette actrice, qui a également réalisé deux films (*La cuisine rouge*, avec Paule Baillargeon, et *Le voyage d'Inée*), est d'arriver à s'introduire sans heurts dans les univers de réalisateurs différents. Dans *Trois pommes à côté du sommeil*, de Jacques

Leduc, elle fait une apparition mémorable; elle s'y révèle tout à coup ouvertement furieuse, mettant brutalement à nu tout ce que les personnages cachent en eux.

— M.D.



### Michel Côté

Acteur polyvalent, célèbre pour sa prestation plus de mille fois répétée dans la pièce *Broue*, Michel Côté offre la pleine mesure de son talent lorsqu'il évolue dans le registre comique. À ce titre, sa prestation époustouflante dans *Cruising bar* (1989) donnait à ce petit film l'allure d'une performance athlétique, tout en offrant un échantillon convaincant de l'étendue de ses capacités. Acteur très en demande autant pour les téléseries que pour le cinéma (il joue souvent au théâtre également, mais toujours dans la même pièce...), il faut noter en ce sens qu'il semble être un des rares acteurs au Québec à se faire offrir presque autant de rôles comiques que dramatiques; dans le second cas, il apparaît souvent dans la peau de personnages un peu machos, des durs à cuire au cœur mou, et là son registre paraît moins étendu, son jeu peut-être un peu plus figé également (par exemple dans *Moody Beach* ou *Liste noire*).

— P.B.



### Pierre Curzi

Que serait le cinéma québécois sans Guy L'Écuyer et Pierre Curzi? L'un comme l'autre s'y sont engagés par goût du risque autant que par défi personnel, y multipliant leurs apparitions comme autant de défenses et illustrations du cinéma d'ici. Très en demande et infatigable, Pierre Curzi mène depuis trente ans une triple carrière au théâtre, à la télévision et au cinéma. Son nom peut faire en sorte qu'un projet de film soit mené à terme. On lui en est reconnaissant. Dans les seconds rôles comme dans les premiers, entre Gilles Carle, Jean Pierre Lefebvre et Yves Simoneau, il n'attire que sympathie et compréhension. Sauf pour son rôle dans *Le déclin de l'empire américain*, c'est le bon garçon, floué d'avance, dépassé par les faits, incapable de trouver des solutions à des situations simples, triste et pauvre, brave et désillusionné, qu'il habite avec une complexité plus philosophique que psychologique car il sait transformer en idées concrètes et bigarrées des sentiments courants et stéréotypés.

— A.R.

### Paul Dion

À la question: «Qui est Paul Dion?» plusieurs membres de la rédaction de *24 images* ont été collés. C'est que Dion est un



homme discret qui, en 25 ans de carrière et une trentaine de films, n'a jamais eu de premier rôle. Cependant, cet «ex-Monsieur Montmagny» a longtemps été l'acteur costaud par excellence sur lequel les cinéastes québécois pouvaient compter. Ex-motard dans *Hocbelaga* (c'est lui Popeye, que la mère envoie à la rescousse de son fils perdu), policier dans *Pas de répit pour Mélanie*, fêtard raciste dans *La sarrasine*, fermier dans *Vacheries*, Dion apparaît aussi dans *Parlez-nous d'amour*, *Liste noire*, *La conciergerie*, *Les muses orphelines* et *La vie après l'amour*. Un parcours atypique pour un fidèle travailleur du cinéma.

— M.J.



### Sylvie Drapeau

Sylvie Drapeau est une «comédienne de théâtre». Que signifie cela? Pas grand-chose, en somme, mais le milieu du cinéma aime bien apposer des étiquettes. Dans les faits, il se méfie d'elle. Car voir jouer Sylvie Drapeau,

c'est ressentir l'intensité émotionnelle dans toute sa grandeur. Cette comédienne sait exprimer le désarroi le plus profond tout en le rendant intelligible, clair et logique. Deux mots pour la décrire: exigence et empathie, et les amateurs de théâtre, eux, connaissent très bien ses multiples talents. Au cinéma, il en va autrement. Elle a rarement l'occasion d'aller aussi loin que le lui permet sa fougue. Le grand écran, où on lui donne des rôles de bonnes filles, paraît trop petit pour elle, qui a l'envergure d'une Gena Rowlands. Il a fallu que Pierre Falardeau lui offre un personnage en or dans *15 février 1839* pour qu'enfin on découvre qu'il est possible d'être tragédienne à la fois au théâtre et au cinéma. Quand elle apparaît derrière Luc Picard, le visage défait, les yeux boursoufflés de douleur et de colère, avec la ferme intention d'arracher aux bourreaux «son» homme promis à la mort, le film gagne soudainement une intense puissance dramatique. Nous attendons pour elle un cinéaste de la trempe de John Cassavetes. — M.D.



### Roy Dupuis

Le beau Roy Dupuis, comme on se plaît à le nommer, mène actuellement une carrière époustouflante à la télévision américaine (dans la série *La femme Nikita*) et fait un tabac auprès des jeunes filles, qui ont formé

un fan-club au nom ringard, «The Royettes», dédié moins à sa vie et à son œuvre qu'à sa gueule massive et à ses yeux perçants. Avant cette éclatante gloire, il a mené cahin-caha une carrière québécoise (en français) et canadienne (en anglais), commençant par de petits rôles (*Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, *Jésus de Montréal*) qui lui ont tout de même donné une excellente visibilité et permis de devenir une vedette du petit et du grand écran, sans pourtant réussir à effacer de notre esprit l'impression durable que ses talents d'acteur sont restreints. Seul *Cap Tourmente* l'a détourné de la trivialité mâle où il était cantonné, par un rôle fiévreux, tout en tension. Mais quel sera son avenir maintenant qu'il est plongé dans la machine américaine jusqu'au cou et où son statut d'image risque de faire de lui un acteur à la mode, seulement sûr de son aura?

— A.R.



### Rémy Girard

Un poids lourd du cinéma québécois, tant pour le nombre de ses prestations que pour son savoir-faire, qui, jusqu'à il y a quelques années, multipliait les rôles (surtout au cinéma et à la télé) de manière ahurissante; il n'était pas rare de le voir concurremment dans une, deux séries télé et au grand écran, sans compter son rôle très

médiatisé au théâtre dans *Don Quichotte*. Spécialisé dans les emplois comiques, il a largement contribué au succès populaire de films comme *La Florida* ou *Les boys* (1, 2 et bientôt 3), mais il occupe le registre dramatique de manière généralement tout aussi convaincante, traînant avec lui cette sorte de bonhomie un peu naïve qui le caractérise sans jamais trahir la vérité du personnage qu'il interprète. Enfant chéri du public, il incarne plus que tout autre acteur québécois et avec une élégance unique l'homme ordinaire, celui auquel on s'identifie facilement et massivement sans pour autant qu'il ait pour cela à modifier sa personnalité, qu'on sent naturellement ouverte, joviale, sympathique. — P.B.



### Élise Guilbault

L'année 2001 aura consacré la rencontre d'une actrice (Élise Guilbault) et d'un réalisateur (Bernard Émond). *La femme qui boit* constitue l'un des plus convaincants portraits de femme qu'ait produit le cinéma québécois depuis longtemps. Force est d'admettre qu'à l'intelligence d'un réalisateur répond ici l'intelligence d'une comédienne. Voilà qui est rare. Cette femme, qu'on a également pu voir dans *Nuits d'Afrique* (1990) de Catherine Martin et *Cap Tourmente* (1993) de Michel Langlois, possède un sens aigu de l'analyse psychologique. Elle

épure pour garder l'essentiel et l'essentiel, chez elle, devient puissant. On se souvient aussi de son rôle d'agente d'immeubles dans *Cosmos*, un film pourtant mineur. Quand elle y apparaît, il se passe tout à coup quelque chose. Par son regard, par ses gestes, par son aplomb, elle installe un univers. Regarder jouer Élise Guilbault procure une forme de délectation. — **M.D.**



## Ronald Houle

Deux rôles, deux pôles. Dans *La liberté d'une statue*, il apparaît comme un corps burlesque, délicieusement maniéré, léger malgré son évident rondeur, agréable réminiscence d'Oliver Hardy. Dans *Hochelaga*, chauve, barbu et tatoué, il traîne tout le poids d'un monde souterrain et transpire la violence. On comprend tout de suite que ses désirs sont des ordres. Entre ces deux rôles, entre ces deux pôles, une pluie de personnages secondaires. Ronald Houle est donc un acteur à surveiller, qui peut faire rire autant que terrifier. On en redemande! — **M.J.**

## James Hyndman

Il est apparu à deux reprises chez Charles Binamé (*Eldorado* et *La beauté de Pandore*), une fois chez Jean Beaudin (*Souvenirs intimes*, sans compter les télé-séries), une fois chez Richard Roy



(*Caboose*) et une fois chez Robert Lepage (*Le polygraphe*). Côté cinéma et télévision, il ne manque pas de travail; pourtant, il paraît toujours y vivre en périphérie. Il y est comme une présence sans nom. Acteur de théâtre, il a joué à La Veillée, au Quat'Sous, à l'Espace Go, avec une passion continuelle pour l'aspect expérimental de son métier. Hyndman campe des hommes à la psychologie complexe, presque opaque, fuyant toutes les facilités. Physiquement baraqué, il n'est pourtant pas Marlon Brando, ni Roy Dupuis. Mais voilà: il est contraint de se soumettre à cette bien vilaine invention qu'est le casting. Au cinéma, il est donc le grand gars bizarre au crâne rasé. C'est dommage, puisque le cinéma s'enrichirait d'entendre cette voix et d'intégrer cette personnalité, pas populiste pour deux sous. Pour cela, il lui faudrait un réalisateur qui, lui non plus, ne soit pas populiste pour deux sous. — **M.D.**

## Yves Jacques

On ne referra pas ici la filmographie de cet excellent acteur pas toujours bien utilisé. On rappellera cependant à quel point il avait convaincu en historien de l'art dans *Le déclin de l'empire américain* et on soulignera le plaisir qu'on a eu à le voir évoluer dans *Requiem contre un plafond*, de Jeremy Peter Allen, dans lequel il



incarne un mélomane suicidaire. Une prestation suave! D'évidence, Yves Jacques est un acteur nuancé, capable de travailler sur les plus infimes détails. Encore faut-il, cependant, l'amener jusque-là et ne pas se contenter de son comique naturel. — **M.J.**



## David La Haye

Alors qu'il avait tout pour lui, David La Haye n'est jamais devenu une star, au sens commercial du terme. Au contraire, son parcours est plutôt jalonné de films difficiles (*Full Blast*, *L'invention de l'amour*) ou à tout le moins risqués (*Cosmos*), avec ici et là quelques valeurs plus sûres (*Nelligan*, *L'enfant d'eau*). Et au milieu d'une douzaine de longs métrages, beaucoup de courts films, qui démontrent que cet excellent acteur n'a pas peur de l'inconfort. En bout de ligne, peu importe la qualité générale des films dans lesquels il apparaît, David La Haye offre la même intensité, la même intériorité, le

même sérieux dans l'approche des personnages. Un acteur exemplaire, qui est là pour rester.

— **M.J.**



## Micheline Lanctôt

Existe-t-il un lien entre le fait que Micheline Lanctôt, cinéaste, n'arrive plus à tourner et son grand retour comme actrice après une décennie (1980-1990) de quasi-absence? Car ce serait dommage qu'on doive se priver d'une réalisatrice de ce talent pour pouvoir renouer avec la grande actrice, capable de tendresse (*La vraie nature de Bernadette*) et de cruauté (*L'oreille d'un sourd*) autant que de fierté solide (*Ruth*, *Quand je serai parti... vous vivrez encore*). Pour les amateurs de Lanctôt l'actrice, un film à redécouvrir, dans lequel sa beauté irradie: *Souris, tu m'inquiètes* (1973), d'Aimée Danis. — **M.J.**

## Jean Lapointe

L'histoire du cinéma québécois est pleine de comédiens détonnants qui y sont apparus après avoir appris leur métier au music-hall et aux variétés. Ils convenaient tout à fait à une sorte d'idéal du cinéma d'ici, un «réalisme humaniste» marqué par une affection profonde pour les gens. Jean Lapointe, c'est le père de famille emprisonné des *Ordres*, c'est l'usurier de *L'eau chaude l'eau froide*, le simple d'esprit de *J. A. Martin photo-*



*graphie*. Plus près de nous, il ajoutait une note de gravité à *Une histoire inventée*. Toutefois, son plus grand rôle reste sûrement celui du «cheuf» qu'il tenait dans la mythique télé-série *Duplessis*. Il y aurait une longue analyse à faire de ce personnage et de l'angle sous lequel le comédien l'aborde. Un aspect bouffon caractérise ce Maurice Duplessis. Les gestes du comédien grossissent la réalité (sa façon de placer ses mains, notamment), cependant, Jean Lapointe réussit à donner à ce rôle une dimension saisissante, composant là un authentique archétype du pouvoir politique québécois. Ce personnage, joué par un acteur dont l'envergure est méconnue, est l'un des plus grands de la dramaturgie «audiovisuelle» québécoise. Jean Lapointe sera-t-il à la hauteur dans son rôle de sénateur?  
— M.D.



### Charlotte Laurier

Elle est l'une de nos rares comédiennes vouée presque

uniquement au cinéma. On l'a découverte alors qu'elle était jeune adolescente, dans *Les bons débarras*, aux côtés de Marie Tifo et de Roger Le Bel. Quand la caméra s'approche de Charlotte Laurier, on sent qu'il y a, derrière ses yeux, dans sa tête, de tumultueux orages. Or, cette qualité exige que le réalisateur soit prêt à une sorte de confrontation. Préférant rester en surface, Manon Briand a surtout fait appel à sa force musculaire dans *2 secondes*. La comédienne y est pleine d'énergie, bien que son personnage ne possède, comme intensité, que celle que tente de lui donner artificiellement une réalisation tapageuse. Pour que le miracle des *Bons débarras* se produise à nouveau, il lui faut un réalisateur plus sensible et sagace, ou alors plus fassbindérien. Le consensus ne lui convient pas, et c'est ce qui la rend attachante et imprévisible. Mais l'actrice se fait rare. Dans *Le party*, de Pierre Falardeau, elle jouait non pas la strip-teaseuse, mais l'authentique «topless». Bien qu'on l'y sente un peu intimidée, son numéro de déshabillage restait convaincant et témoignait de son goût du risque. Cette femme pourrait être pour nous à l'origine d'expériences passionnantes, si seulement le cinéma québécois osait. — M.D.

### Fanny Mallette

Elle n'a pas tout à fait le physique de la jeune première, et pourtant elle en a le charisme; pour cela (et c'est tant mieux), on lui offre des rôles qu'on se serait attendu à voir distribués à des comédiennes à la beauté plus classique. Dans *Les muses orphelines*, elle est l'adolescente rebelle et perturbée, et elle n'est pas sans rappeler



Charlotte Laurier incarnant Manon dans *Les bons débarras*: même désinvolture agressive, même talent brut, même énergie débridée aussi (malheureusement, les rôles, eux, ne se comparent pas...). Puis, dans *La femme qui boit*, elle se transforme complètement pour incarner le personnage principal dans sa jeunesse, et elle fait la démonstration que son registre est large et nuancé; on a affaire à une véritable comédienne. Elle n'aura pas attendu longtemps pour décrocher un premier rôle, puisque c'est elle qui le joue dans *La jeune fille à la fenêtre*, premier long métrage de fiction de Francis Leclerc, un rôle de maturité déjà pour une jeune comédienne que nous n'avons pas fini de voir au grand écran. — P.B.



### Louise Marleau

C'est une princesse, que dis-je? une reine. Le cinéaste français Jean-Claude Guiguet, qui l'a fait tourner dans *Le mirage* et

lui a confié là un de ses plus beaux rôles à l'écran, dit d'elle qu'elle est de la classe des grandes actrices. Et c'est vrai! Irradiante, sensuelle sans l'inconvenance sexuelle, d'une force aussi altière que délicate, elle sait encore aiguïser le regard du spectateur, qui devient un vrai laser quand il est braqué sur elle. On ne voit pas assez souvent cette actrice qui aurait pu être la Ingrid Bergman du cinéma québécois. Les aléas de sa carrière cinématographique n'ont pourtant jamais entamé son aura d'héroïne tourmentée et de femme passionnée. Entre *YUL 871* et *External Affairs* (car elle joue dans les deux langues) en passant par *L'arrache-cœur* et *Anne Trister*, c'est *Une histoire inventée* qui a dit une fois pour toutes, avec une drôlerie sublime, la vérité sur elle: elle fait tourner toutes les têtes, rend les hommes fous. Sa beauté grave, son élégance réservée, sa voix cuivrée et son intelligence suave lui permettent de faire déraiper le réel le plus trivial, le plus terrien. Elle nous emporte! — A.R.



### Alexis Martin

Pour ce dramaturge, qui est aussi scénariste et poète, le jeu semble n'être qu'une des facettes d'un talent multiforme. Acteur très visible et très en vue depuis quelques années



(au théâtre, bien entendu, mais également dans plusieurs télé-séries ainsi qu'au cinéma), il possède à l'écran une présence fort caractéristique qui le suit dans tous ses rôles et qui semble faire sa force en même temps que sa faiblesse. Porteur d'une sorte d'ironie ontologique, en décalage constant avec lui-même, jouant sans cesse sur la frontière entre jeu et non-jeu, il s'est surtout consacré, peut-être pour cette raison, à des rôles d'intellectuel nerveux et un peu perdu (dont l'archétype serait le rôle de Gilles dans *Matroni et moi*). Cela ne va pas sans un certain maniérisme qui lui fait adopter des tics et un débit bien à lui, reconnaissables entre cent, mais qui menacent de le transformer en caricature de lui-même, risque qu'il n'esquive pas tout à fait dans *Un 32 août sur Terre* de Denis Villeneuve. — **P.B.**



### Pascale Montpetit

On entend dire d'elle depuis une dizaine d'années qu'elle est une de nos meilleures actrices de théâtre, mais il lui reste encore à faire la preuve au cinéma de ce grand talent que tout le monde lui prête. Non pas que son jeu soit inintéressant dans *Le cœur au poing* ou dans *L'invention de l'amour*, ses deux principaux

rôles au cinéma; mais on sent chez elle une retenue, une manière d'entrer dans ses rôles qui rappellent peut-être un peu trop sa prestation dans *Sous un ciel variable*, de mémoire de télépage un des téléromans les plus «party de cuisine» des quinze dernières années. On dirait que son côté madame-tout-le-monde, entièrement assumé dans le film de Demers et qui semble la solliciter dans celui de Binamé malgré tous les tics névrotiques qu'elle ajoute au personnage, l'empêche de donner sa pleine mesure, la force à se cantonner dans des interprétations sans grand relief. On serait tenté toutefois d'en imputer une bonne part de la responsabilité aux réalisateurs avec qui elle a travaillé sur ces films... — **P.B.**



### Sylvie Moreau

Elle n'a pas encore beaucoup joué au cinéma, mais cette fille est une nature. *Post mortem* l'a révélée au public comme à la critique et — bonne nouvelle! — il s'agissait d'un rôle dramatique alors que tout le monde l'attendait dans le registre comique, où elle s'illustre à la télévision. Sylvie Moreau n'a donc plus à prouver qu'elle peut jouer autre chose que les filles rigolotes aux courbes invitantes, son casting le plus évident (voir *La bouteille*). Souhaitons-lui maintenant que

d'autres que Louis Bélanger lui offrent des personnages à sa mesure. On a le goût de voir jusqu'où elle peut aller.

— **M.J.**



### Tony Nardi

Calabrais de naissance, Antonio Luigi Nardi mène une triple carrière puisqu'il parle parfaitement trois langues (français, anglais, italien). Mais cet avantage, qui lui ouvre plusieurs portes, ne le sert pas encore: on lui donne toujours des rôles d'Italien. Mais il échappe heureusement aux clichés de l'Italien type par la qualité de son jeu, tout en réserve, mais qui laisse bien deviner les sentiments et la sensibilité ancrés en lui. Comédien altruiste, c'est-à-dire qui sait ne pas prendre toute la place à l'écran, il excelle dans les rôles dramatiques même si le comique lui sied bien, comme l'a prouvé *Kalamazoo* d'André Forcier. C'est Paul Tana qui lui a donné jusqu'ici ses deux plus beaux rôles: dans *La sarrasine* et *La déroute*, il a su charger d'émotion des personnages qui n'avaient aucunement la carrure (physique) du héros mais étaient l'exemple même de l'homme fragile et blessé, qu'il a pris à bras le corps et défendus avec une modestie fébrile. Son jeu: quelque chose comme une présence minérale, noire, endeuillée. — **A.R.**



### Igor Ovadis

Igor Ovadis est russe. À cause de son physique baraqué, de ses bacchantes généreuses et de son accent prononcé, il a de fortes chances de devoir jouer les Européens de l'Est toute sa vie (soient-ils du Kosovo ou du Kazakhstan...). Ovadis, c'est plus qu'un Igor de service. Il y a, chez lui, comme une puissance de la présence, alimentée par une conscience de la théâtralité du corps et du mouvement. Sur scène, il est un irrésistible point focal, pouvant se faire attachant comme un nounours ou inquiétant comme un inspecteur de la Gestapo. Dans *Cosmos*, il jouait avec bonheur le conducteur de taxi faisant le lien entre les sketches, insufflant à son personnage une force tranquille. Il y était comme un récif sur lequel s'abîment des vagues inutilement agitées... De plus, il donnait une saveur irrésistible au sketch final d'Arto Paragamian, Ovadis s'intégrant à merveille dans un monde où les choses les plus banales peuvent devenir tout à coup invraisemblables. Il réussissait à donner du piquant à son personnage en sachant regarder les choses de biais, de manière à demeurer décalé, comme un peu en retrait, mais sans oublier qu'il y a, pas trop loin, une caméra qui filme.

— **M.D.**



### Luc Picard

Une des valeurs les plus sûres de notre cinématographie. Acteur dramatique avant tout, même s'il a déjà démontré qu'il peut jouer une vaste gamme de personnages (il faut l'avoir vu dans *La petite vie...*), il donne en général aux rôles qu'il incarne une profondeur et une intensité qui rappellent quelque peu le meilleur Patrick Dewaere, avec qui il partage une dégainée relâchée cachant un puissant feu intérieur. La riche collaboration qu'il entretient de longue date avec Pierre Falardeau (il tenait des rôles de tout premier plan dans *Le party* et dans *Octobre*) a été couronnée récemment par sa prestation dans *15 février 1839*: la dimension tragique du rôle et le côté plus grand que nature du personnage de De Lorimier lui vont parfaitement bien, et il sait les rendre en offrant une performance extrêmement relevée. Mais, preuve de sa polyvalence et de son talent, on pourrait tout aussi bien croire qu'il est né pour jouer le petit mari irresponsable et flambeur de la *La femme qui boit* où, avec Élise Guilbault, il forme un duo d'acteurs redoutable d'intelligence. — P.B.

### Louise Portal

Malgré qu'elle ait joué dans plus de vingt films depuis



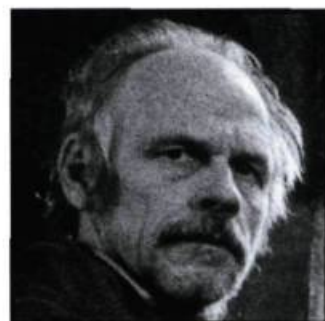
1973, on a toujours l'impression (malheureuse) que le cinéma, dans les seconds rôles comme dans les premiers (*Cordélia*, *Sous-sol*, *Full Blast*, entre autres) qu'il lui a offerts, n'a jamais été à la hauteur de cette comédienne aux airs canaille. Louise Portal était faite pour la comédie (la série télévisée *Du tac au tac* l'a prouvé), mais on lui a toujours donné des rôles qui frisaient le mélodrame. On ne l'imagine pas en femme sage ni en mère idéale, mais en aventurière expérimentée, collante ou en vieille fille concupiscente, car son jeu est vigoureux, presque rageur, et sa vivacité à toute épreuve (on la verrait bien provoquer désastre sur désastre). Cette actrice attachante, capable de nous bouleverser, possède toute la générosité qu'il faut pour jouer la comédie, genre idéal pour déployer (et révéler aussi) tous ses talents (et elle en a beaucoup). Sa forte présence à l'écran rendrait enfin totalement jouissive son image cinématographique. — A.R.

### Julien Poulin

Longtemps cantonné dans des rôles secondaires (voyons en tout genre), Poulin a été révélé par le célèbre personnage d'Elvis Gratton. Cela mérite qu'on s'y attarde, car il s'agit là d'une célébrité dangereuse



pour un acteur tant la caricature est énorme. Et Poulin y offre son corps à la caméra comme on signe sa carte de dons d'organes: avec générosité, sans arrière-pensée, pour le bien des autres — mais qui? En conséquence, rarement aura-t-on vu un acteur jouer à ce point avec son embonpoint, sa mauvaise dentition, sa calvitie. Le geste étonne, car il faut une assurance remarquable pour mettre son corps en jeu de cette façon, avec cette absence de pudeur ou cette abnégation. Poulin semble n'avoir aucune image à protéger et sa carrière lui donne raison, c'est-à-dire qu'en même temps il tient ses meilleurs rôles, dans un registre tout à fait différent, dans des films comme *Le party*, *Le dernier souffle* et *15 février 1839*. — M.J.



### Luc Proulx

Longtemps, on a associé Luc Proulx à un cinéma des marges,

comme par exemple celui des frères Jean et Serge Gagné, pour qui il a joué dans *Le royaume ou l'asile* et *La folie des crinolines*. Avec les années, cependant, ce spécialiste des seconds rôles s'est construit une filmographie impressionnante: *Un zoo la nuit*, *Une histoire inventée*, *Le party*, *Le cœur au poing*, *L'oreille d'un sourd*, *Full Blast*, *La veuve de Saint-Pierre*, *15 février 1839*, etc. Sans compter les nombreux courts métrages dans lesquels il apparaît, notamment chez Claude Demers (*Le bonheur*, *Le diable est une petite fille*) et Jean Châteauevert (*Le chambréur*, *Déjà vu*). Comment définir Proulx? Une silhouette musclée, une carrure petite mais solide et un regard dense, qui le font exceller lorsque vient le temps de jouer les hommes peu bavards. Économe de mots comme de gestes, tel est cet acteur. — M.J.



### Ginette Reno

On l'a d'abord vue dans des petits rôles à la télévision, des caméos pour l'essentiel, où la chanteuse et l'actrice se confondent, mais qui révèlent déjà un fort tempérament, une présence à l'écran hors du commun. Puis Jean-Claude Lauzon lui offre de jouer la mère dans son second long métrage, *Léolo*, un rôle difficile pour lequel il exige qu'elle aille au bout de son

talent: le résultat est étonnant et prouve, si c'était encore nécessaire, toute l'importance de la direction d'acteurs. Personnalité attachante et complexe, déjà personnage dans la vie, Ginette Reno joue comme elle semble vivre: intensément et sans compromis. Chez elle, le peu de technique et le petit côté forcé du jeu (qu'elle sait la plupart du temps rendre plutôt sympathique) sont compensés par une sincérité à toute épreuve, une sorte de naturel désarmant et généreux qui rendent notables chacune de ses apparitions à l'écran (dernièrement dans *C'tà ton tour, Laura Cadieux* 1 et 2, de Denise Filiatrault d'après Michel Tremblay). — **P.B.**



## Gildor Roy

Un corps de prolétaire qui peut se mouvoir avec la grâce d'un félin, un grand sens du comique et une violence contenue qui peut vous sauter au visage, le tout additionné d'un bon capital de sympathie du grand public. Gildor Roy peut passer dans les pires émissions de télé, il reste brillant et drôle. Il peut pousser une chanson country ou un rock'n'roll, incarner le gangster le plus convaincant du cinéma québécois à ce jour dans *Requiem pour un beau sans-cœur* et faire la police de manière tout aussi crédible dans une série comme *10-07, L'affaire Kafka*.

Talent protéiforme, constance et générosité, un brin de folie. Gildor Roy serait multimillionnaire dans le star-system américain. Gageons qu'il s'en fout. — **Y.R.**

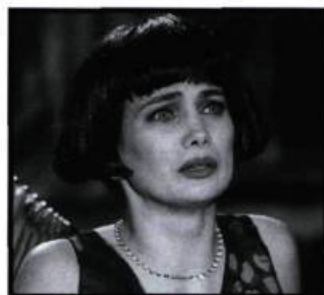


## Marcel Sabourin

Voici un phénomène: dans une cinématographie qui brûle ses acteurs comme un condamné à mort fume ses cigarettes, Marcel Sabourin apparaît régulièrement au cinéma depuis 35 ans et n'est jamais passé de mode. Ainsi, sa filmographie, qui compte plus de cinquante titres, ne se compare à aucune autre. Sur le plan du jeu, Sabourin suit un parcours qui va de l'économie (*La chambre blanche, J.A. Martin photographe, La maudite galette*) à des prestations plus extroverties (*Sous les draps, les étoiles, Le vent du Wyoming, L'oreille d'un sourd*). Comme si à l'acteur sobre des débuts avait succédé — avec le temps, l'expérience et l'assurance — un cabotin de génie, façon Pierre Brasseur (ce qui n'est pas la pire des comparaisons). Sabourin prend des risques, il en a toujours pris, mais ce ne sont plus les mêmes qu'avant. — **M.J.**

## Chloé Sainte-Marie

À la sortie de *Pudding chômeur*, j'écrivais en substance dans ces pages que Chloé



Sainte-Marie était probablement la comédienne la plus (injustement) méprisée par le milieu du cinéma. Cinq ans plus tard, qui a fait travailler Chloé Sainte-Marie dans un long métrage? Personne, évidemment. Signe du manque flagrant d'imagination des responsables de casting ou malédiction poursuivant les compagnes de Gilles Carle? Et pourtant, la comédienne connaît son métier et sait livrer la marchandise.

S'il existe un système Sainte-Marie, il est fait de tâtonnements et d'erreurs, mais les erreurs ne sont pas répétées, signe d'intelligence, qualité que plusieurs hésitent encore à accorder aux belles femmes. Sa carrière musicale est à cette image: si son premier disque ne valait pas tripette, elle s'est drôlement bien reprise à son deuxième essai. Résultat: *Je pleure, tu pleures* est un disque merveilleux qui malheureusement se heurte à l'idée reçue énoncée plus haut. Ce disque se termine d'ailleurs par ces paroles de Denise Boucher: *Je ne sais pas si vous aurez le courage de ne pas me donner la piqure qui préservait votre regard de mon refus de m'en aller, et me prêterait la fierté que je n'ai jamais eue.* J'espère que le monde de la chanson lui fera meilleur accueil que celui du cinéma. — **Y.R.**



## Gilbert Sicotte

Avec sa filmographie comptant plus de trente courts et longs métrages, Sicotte est ce qu'on appelle un acteur de cinéma, c'est-à-dire un acteur qui donne sa pleine mesure dans les subtilités et les nuances qu'autorise le jeu pour et avec la caméra. Son parcours ne laisse aucune place à la facilité et l'étendue de son registre se mesure entre la naïveté du Louis Pelletier qu'il campe chez Labrecque (*Les vautours, Les années de rêves*) et les personnages en eau troubles qu'il incarne chez Michel Langlois (... *comme un voleur, Cap Tourmente*). Entre ces deux pôles, il jongle avec les mots de Ducharme dans *Les bons débarras* avec la même facilité qu'il met à se montrer raciste et calculateur dans *La sarrasine*. Rares sont ceux qui, comme lui, peuvent faire alterner la violence (*Visage pâle*) et la candeur (*Maria Chapdelaine*) avec la même force de conviction. — **M.J.**

## Dino Tavarone

Dino Tavarone est ce qu'on appelle «un cas». Un demi-siècle dans le corps et pourtant c'est devant l'objectif de la série *Omertà* qu'il est né, en 1996, dans la peau d'un parrain de la mafia montréalaise. Depuis, la télévision, mais aussi le cinéma, n'ont cessé d'avoir



recours à sa physionomie d'Italien type. Restaurateur de son métier, Dino Tavarone a pourtant la trempe d'un authentique comédien. Étonnamment, c'est son rôle de propriétaire d'un commerce de bicyclettes dans *2 secondes* qui confirme cela hors de tout doute alors qu'il parvient à rehausser d'un bon cran tout ce qui était susceptible de l'être dans ce film. Sa présence, en ours solitaire et bourru, imposée de façon judicieusement économe et nuancée, parvient à elle seule à donner de l'épaisseur à un récit d'une extrême indigence. Marque supplémentaire de la valeur de cette «vocation» tardive.

— M.-C.L.



### Marie Tifo

Au départ, Marie Tifo annonçait de grandes et belles choses. Sa performance dans *Les bons débarras* établissait des standards de jeu extrêmement élevés, qui seront difficiles à reproduire par la suite; cette

prestation dans le rôle de la mère de la jeune Manon (Charlotte Laurier) passera en effet à l'histoire comme une des plus attachantes et des mieux senties de notre cinématographie. Puis vont s'enchaîner durant les années 80 plusieurs apparitions à la télévision comme au cinéma (*Dans le ventre du dragon* et *Pouvoir intime* de Simoneau), parmi lesquelles son rôle dans *Kalamazoo* de Forcier ressort probablement comme sa prestation la plus intéressante. Depuis, on la trouve étonnamment discrète, puisque à part le téléfilm *T'es belle, Jeanne* en compagnie de Michel Côté, puis plus récemment son rôle dans *L'île de Sable* de Johanne Prigent, on n'a pas souvent eu l'occasion de profiter de sa présence toujours mesurée mais intense, de sa grâce discrète et affable qui nimbe d'une lumière particulière toutes les scènes où elle apparaît. — P.B.



### Guylaine Tremblay

En voilà une qui a un tel bagout qu'elle incite à la paresse. Elle apparaît à l'écran, elle parle et sa présence s'impose immédiatement. Et en plus, c'est d'abord une actrice comique. Cela suffit pour qu'on se contente de lui donner des rôles sans subtilité de filles qui parlent fort. Si le personnage n'a pas de consistance, il restera toujours sa présence! C'est

cependant une erreur, car Guylaine Tremblay vaut bien plus que cela. Voyez *Petites chroniques cannibales* — *1. Rosalie* de Pierre Jutras et vous découvrirez une comédienne à l'aise dans un dispositif exigeant qui fait reposer toute l'architecture du récit sur sa performance. Voyez aussi l'adaptation télévisuelle d'*Albertine en cinq temps* de Michel Tremblay, réalisée par André Melançon: elle s'y impose avec toute la finesse nécessaire, sans ostentation. — M.J.



### Karine Vanasse

Elle était parfaite dans *Emporte-moi*, avec le redoutable honneur de porter le film sur ses épaules. C'est la nouvelle petite fiancée du cinéma québécois et on espère très fort qu'elle fera mentir les statistiques de longévité des mariages. Bien peu des enfants ou adolescents stars tiennent longtemps la route dans un monde assoiffé de chair fraîche. Magnifique gamine avec son front un peu bombé, son regard «qui voit plus loin», son nez qui pointe comme l'aiguille d'une boussole vers la bonne direction. Personne n'a vu *Du pic au cœur*? Mais qui a vu *Sonatine* à sa sortie? Et qu'est devenue Pascale Bussières? Difficile de se prononcer sur les capacités profondes de la jeune comédienne, la fraîcheur et le naturel n'étant que le strict

minimum qu'on attend d'une actrice de cet âge. Elle possède cependant une présence indéniable que de mauvais choix d'emplois risquent de gâcher. Je pense à cette apparition à un spécial des *Beaux dimanches* où elle était enfouie sous un maquillage et des costumes désastreux de cyberpoupée. Karine, faut pas accepter tout ce que ton agent propose, même si c'est payant. — Y.R.



### Jean-Nicolas Verreault

Lors du FFM 2000, Jean-Nicolas Verreault s'est fait remarquer en donnant deux images opposées de lui-même en 24 heures: speedé à l'os dans *Hochelaga* et cool autant qu'on peut l'être dans *Maelström*. Mises côte à côte, ces deux performances ont attisé la curiosité: vivement un premier rôle pour ce grand bonhomme, on veut savoir ce qu'il a vraiment dans le ventre. — M.J. ■